

DE L'OTOMATIC AU CERCLE TALEB



(DOSSIER REALISE PAR JEAN-CLAUDE GILLET
ET UN GROUPE DU STAGE U.N.E.F. EN ALGERIE)

Pendant les dernières vacances, environ 200 étudiants ont été envoyés en Algérie par l'U.N.E.F. Ils ont fait deux mois de stage là-bas. Expérience neuve, dont le bilan nous intéresse à plus d'un titre. Les garçons et filles qui sont partis cet été font le point et donnent leur avis. Avant de leur donner la parole, il convient cependant de replacer ces stages dans la politique générale du Mouvement. • LA POLITIQUE INTERNATIONALE DE L'U.N.E.F. • En matière internationale, les principes fondamentaux : la SOLIDARITE entre tous les étudiants, la COOPERATION CONCRETE entre les Unions Nationales, quels que soient les régimes politiques, sociaux et économiques, se résument en un seul : l'UNITE DU MOUVEMENT ETUDIANT INTERNATIONAL. Dans ce cadre, apparaît urgente et nécessaire la coopération avec les Unions Nationales des pays récemment libérés de la tutelle coloniale. Pourtant, jusqu'à présent cette coopération concrète est restée très limitée : à cause de l'éloignement des pays nouvellement indépendants de l'ancienne métropole, à cause du nombre trop faible d'étudiants sensibilisés aux problèmes de la lutte anticolonialiste et du sous-développement. Mais la guerre d'Algérie a brutalement transformé cette attitude : la base étudiante a pris violemment position. Dès lors, le Mouvement étudiant, directement sensibilisé, a remis en cause la politique des pouvoirs publics limitant à de simples contacts diplomatiques la coopération dont les étudiants étaient exclus. • UNE PREMIERE TENTATIVE • Ressentant ce décalage entre les aspirations et la réalité, conscient qu'une expérience concrète de coopération était nécessaire pour faire avancer la politique du mouvement en ce domaine, le Bureau a envoyé en Algérie pendant les grandes vacances 1961-62 une soixantaine d'étudiants désireux de participer activement à la coopération. Mais cette expérience n'a été qu'une ébauche : l'Algérie n'était indépendante que depuis quelques jours et devait résoudre de brûlants problèmes. • CETTE ANNEE • Déplorant notre manque d'expérience concrète en matière de coopération, la Commission Internationale du Congrès de Dijon mandatait le Bureau de l'U.N.E.F. «pour développer les systèmes de stages ou voyages d'études dans les pays en voie de développement ». Est-il, en effet, meilleur apprentissage de la coopération que le fait d'aller soi-même travailler sur place. C'est là un apprentissage sans doute bien plus efficace que celui d'une information par la presse, des colloques ou séminaires... Pourquoi l'Algérie ? Outre la relative proximité géographique et les liens existant entre le peuple français et le peuple algérien, la sensibilisation des étudiants au problème de la guerre d'Algérie débouche maintenant sur la sensibilisation de ces mêmes étudiants à la construction de l'Algérie nouvelle. A ceux qui nous ont affirmé que la coopération n'était pas de notre ressort, nous répondrons que cette coopération nous a paru, au contraire, s'imposer : par le vœu même des étudiants, par l'inefficacité de la coopération au niveau gouvernemental, par la nécessité pour l'U. N. E. F. de redéfinir sa politique internationale face aux problèmes nouveaux posés par le Tiers - Monde et l'émancipation de l'Afrique. • Jean-Claude Gillet •

L E DC 4 va bientôt se poser sur l'aéroport de Maison-Blanche. J'allai enfin connaître l'Algérie, cette Algérie dont je ne savais rien il y a 10 ans : les livres d'histoires étaient discrets à ce sujet, les professeurs aussi. Pas de branche « pied-noir » dans ma famille, pas le moindre « colon » dans ses relations. Mon imagination, timide, se contentait de

l'image d'Alger-la-Blanche ou d'un vague « désert » où les Arabes étaient des Touaregs beaux et courageux, et où les légionnaires ne l'étaient pas moins. Maintenant, je sais beaucoup de choses. Je sais de façon bien précise, souvent jour par jour l'histoire de ce peuple depuis plus de huit ans, je connais les richesses de ce pays (ne faudrait-il pas dire sa

pauvreté ?), le nombre de ses fellahs et de ses intellectuels, les antécédents de ses ministres et jusqu'au plan d'Alger... Pourtant, je vais devoir tout réapprendre... Même le nom des rues.

1^{er} JUILLET C'est une ville en fête que je découvre : Alger fête le premier anniversaire de son indépendance. Pendant trois jours, je parcours les rues pavées de drapeaux verts et blancs, tendues de banderolles ; je croise des enfants et des femmes vêtus aux couleurs nationales ; je me mêle à une foule nombreuse — ces jours-là sont fête chômée — bruyante qui souvent semble se hâter vers tel endroit où, moi du moins, je ne saurai rien voir, puis bientôt repart avec la même hâte et la même décision apparente vers un autre coin de la ville...

Je me risque dans les autobus, bolides qui dévalent les rues en pente, dédaignent les feux rouges et, à chaque virage, vous précipitent dans le giron — confortable — de la « fatma » qui vous fait face. Je m'installe à la terrasse des cafés qui s'appelaient naguère l'Otomatic ou la Cafétéria et qui sont maintenant tenus par des Comités de gestion... J'ai beau m'en défendre, en flânant à travers la ville, je cherche malgré tout des traces de la guerre. Bien sûr, certains murs portent encore des inscriptions en tous genres, mais nos cités françaises ont elles aussi connu les « offensives » de graffiti. C'est quelque chose de plus profond qu'il me semble inévitable de découvrir.

Mais non. Le Forum n'est qu'une grande place, le tunnel des facultés n'est qu'un tunnel tapissé de carreaux noircis où les voitures aiment à accélérer, la grande Poste n'est qu'un bel édifice récemment blanchi. Peut-être à Bab-el-Oued...

Je visite Bab-el-Oued en compagnie de deux pieds-noirs — italiens d'origine : bedaine et ton rondouillards — qui après m'avoir bénévolement descendue dans leur 403 des hauteurs de la Cité Universitaire s'offrent à me montrer quelques réalisations françaises (« ce lycée, ce n'est pas Ben Bella qui l'a construit ». « Cette caserne, ce n'est pas Nasser »). A Bab-el-Oued, des centaines de drapeaux ornent les fenêtres dans un joyeux désordre. Le quartier populaire français est devenu un peuplé quartier algérien. On m'explique que ce haut-lieu de la résistance française était habité par une population pour les trois-quarts d'origine espagnole, mais « très francisée »... Hélas ! Nous passons devant l'entrée de la Casbah : on me met en garde... Il vaut mieux que je n'y aille pas... une femme... bref, à coup sûr, « ils » me violeraient. J'en donne ma parole « ils » ne m'ont pas violée, même si l'Algérien, comme tout Méditerranéen qui se respecte a le compliment prompt et souvent leste.



TRANSISTORS DANS LA CASBAH Je me perds dans les ruelles tortueuses, dans les multiples escaliers (pittoresque trop exploité pour insister davantage). Ce qui me frappe surtout, c'est le contraste entre cette citadelle, apparemment si repliée sur elle-même et coupée du monde, et les transistors, qui, inlassablement, lancent les chants révolutionnaires rauques et émouvants, les barbelés qui tout en haut encerclent encore des terrasses, les inscriptions à la gloire du F.L.N... Et je comprends ce que voulait dire ici « rétablir l'ordre »... Mais les Algériens ? Je suis presque étonnée qu'« eux » ne soient pas étonnés de voir des Français, presque vexée que l'on me traite en touriste, que l'on me conseille telle plage, au lieu de me parler maquis ou socialisme. Mais, l'Algérien n'a pas, du moins en notre présence, la faconde de l'ancien combattant ; il semble plutôt avoir la pudeur de sa révolution, celle qu'il a gagnée, celle qu'il est en train d'accomplir. Bientôt même, j'apprendrai à me méfier lorsque mon interlocuteur se montrera trop bavard et catégorique : je saurai qu'il faut lui demander si en 58 c'était à Paris ou à Grenoble qu'il faisait son droit. Cependant, la fête se termine. Les enfants liquident leur stock de pétards, les trains bondés et les camions — image désormais classique — décorés de palmes et chargés de monde, ramènent dans leurs villages les innombrables participants, l'équipe de football et la clique rutilante de la R.A.U. regagnent leur port d'attache. Mais, cette **INDEPENDANCE QUE L'ON A CELEBREE,**

ÉTÉ
1963

IL FAUT CONTINUER DE LA GAGNER Pour moi qui n'ai pu voir qu'une petite partie de l'Algérie, qui n'ai apporté à la Révolution algérienne qu'une contribution bien modeste, je laisserai aux spécialistes en sciences politiques, ou économiques, le soin de définir les caractères du socialisme qui se bâtit en

Algérie, son orthodoxie ou sa nouveauté... je dirai simplement ce que j'ai pu voir, ce que j'ai ressenti. J'ai vu d'abord un peuple avide de s'instruire ou, souvent, plus modestement, d'apprendre à lire. Je ne reviendrai pas sur les pourcentages d'analphabètes laissés par 130 ans de « présence française », mieux vaut regarder devant soi, regarder les nombreux centres d'alphabétisation qui se sont ouverts cet été. Bien sûr, la campagne a eu quelque mal à démarrer, mais certains qui auraient eu là leur rôle à jouer n'avaient-ils pas préféré, selon le mot d'un responsable algérien, partir « alphabétiser la Normandie ou la Côte d'Azur ? ». Par contre, c'est là aussi qu'un bon nombre d'étudiants français ont trouvé à s'employer avec utilité pour les Algériens et profit pour eux-mêmes. Veut-on dans ce domaine du pittoresque ?

L' « UNIVERSITE » DE BELCOURT... Un exégète pourrait faire une brillante étude comparée de la valeur de ce mot ici et de sa réalité en France. C'est une église découpée et cloisonnée en plusieurs salles de classe où, à longueur de journée, se succèdent enfants et adultes (et il faut en refuser des centaines) pour apprendre les premiers rudiments de l' « instruction ». Rassurons-nous : Monsieur le Curé de Belcourt n'a pas été chassé, il n'a pas non plus déserté ; il est au contraire un des plus actifs animateurs de ce centre, et il s'est même réservé un autel pour son usage personnel. De l'émouvant ? — le visage attentif tendu, et rayonnant de cet homme qui tient un crayon entre ses doigts pour la première fois. D'autres, qui avaient pu acquérir déjà une certaine formation ont eu l'occasion de la parfaire dans des centres divers, centre pédagogique de Constantine, Centre sanitaire de la Ferme Paternau — ce secteur étant littéralement vital pour l'Algérie. Des jeunes F.L.N. d'Alger ont pu suivre des cours de puériculture donnés par des étudiantes françaises.



Comment en effet, parler de l'Algérie sans évoquer le problème des enfants, ces enfants si nombreux qui, naguère erraient dans les rues, petits mendiants, charmants certes, mais tellement misérables, petits cireurs, vendeurs de diverses pacotilles... Tous ont à peu près heureusement disparu, pour peupler les colonies de vacances, les centres aérés, les maisons d'enfants de toutes sortes où il faut toujours davantage de bonnes volontés et où les étudiants français sont accueillis à bras ouverts. Mobilisation générale pour ces enfants : initiatives gouvernementales, initiatives individuelles qui s'impatiente des lenteurs administratives. Je pense à ces deux très jeunes étudiants algériens qui, avec l'aide d'un professeur français, et avec une débrouillardise extraordinaire, sont arrivés à mettre sur pied leur colonie de vacances : tentes « empruntées » à l'armée, ravitaillement sollicité par-ci par-là, travaux d'aménagement faits de leur propres mains, moniteurs français presque « enlevés » à leur descente d'avion.

ÉTÉ

1963

Quant au reste de la population, il faudrait être bien naïf ou de mauvaise foi pour penser que la paix lui a apporté, du jour au lendemain, la prospérité. Bien sûr, j'ai vu des chômeurs, des manœuvres dépenaillés, des taudis et des mechtas auprès desquelles le plus déshérité des hameaux français semblerait prospère. Mais j'ai vu aussi une usine de briqueterie des environs d'Alger où les ouvriers — pour la plupart analphabètes — après le départ du patron français, acceptèrent un gérant — européen aussi —. Puis, s'étant aperçu que ce gérant appliquait les mêmes méthodes de direction, lui firent eux-mêmes un beau jour ses bagages et élurent un « Comité de gestion ». Depuis, l'usine fonctionne avec rendement et profit pour tous ceux qui contribuent à sa bonne marche. Les décrets d'autogestion ont légalisé et généralisé des initiatives de ce genre, marquant une étape décisive dans la construction de l'Algérie nouvelle.

J'ai vu aussi une ferme (le mot paraît dérisoire, évoquant la classique ferme française avec ses 20 hectares et ses 10 vaches) disons un domaine pris en main par les ouvriers agricoles eux-mêmes, ces fellahs, graine de fellagha dont la misère n'avait même pas trouvé un La Bruyère pour être dénoncée et qui bientôt se réuniront en Congrès. J'ai vu se dérouler la « campagne des moissons » dont mes pieds-noirs de Bab-el-Oued faisaient des gorges chaudes, ainsi que de la campagne de l'arbre, de la campagne des labours... et dont pourtant le succès n'est ni une feinte démagogique, ni un embellissement poétique. Et par bonheur, les moissons étaient prospères. Je ne pourrai évoquer tout ce que j'ai vu, rapporter tout ce que l'on m'a dit. Il y en a trop, il n'y en a pas assez pour prétendre généraliser. Je suis rentrée à Alger et j'ai trouvé la ville blanchie de frais, nettoyée, arborant des slogans tels que « Ne jetez pas de papier », « achetez du savon plutôt que des cigarettes ». L'Arabe paresseux, crasseux, et sournois est enfin entré dans la légende, ou mieux, il en est définitivement sorti. Tirer une conclusion de mon séjour ? — En fait, j'ai surtout appris la prudence, tant de choses en Algérie vont vite, changent, semblent parfois se contredire. Certes, tout n'est pas pour le mieux dans ce pays à la fois riche en promesses, et par certains côtés bien décevant, surtout pour notre « cartésianisme occidental » qui prétend savoir où il va, et comment il ira. Si la construction de l'Algérie semble hésiter, parfois même reculer, elle n'en est pas moins réelle ; si elle ne possède pas le caractère exaltant que de loin nous lui prêtons volontiers, elle n'en est pas moins l'aventure de tout un peuple.

MAGUY PAULE



GEOGRAPHIE, A PARTICIPE A UNE ENQUETE SUR LES FERMES D'AUTO-GESTION.

IL NE NOUS PARLERA PAS DES CIRCUITS DE DISTRIBUTION, NI DE L'EVOLUTION DES COMITES DE GESTION DEPUIS LE MOIS D'AOÛT DERNIER. IL RACONTE CE QU'IL A VU, OU FAIT. IL PARLE, POUR 21/27, DE CE QU'IL A CONNU.

Dès la fin de l'été 62, une grande, partie des terres de colonisation étaient déjà « biens vacants ». On a vu, à ce moment-là les ouvriers agricoles reprendre en main la gestion des domaines dans lesquels ils travaillaient. Le gouvernement algérien a légalisé de telles initiatives par les décrets d'octobre 1962. Il faut, je crois, noter deux éléments importants :

— jusqu'en septembre dernier, seules les fermes ayant fait l'objet d'un constat de vacance faisaient partie du secteur autogéré ;

— les décrets relatifs à l'autogestion n'ont été promulgués qu'après un certain nombre d'expériences spontanées.

21/27 — Expériences spontanées ? C'est-à-dire ?

— Après la proclamation de l'Indépendance, des organismes comme les S.A.P. (Sociétés agricoles de prévoyance) avaient été chargés par l'Administration algérienne et les organisations nationales (Parti, U.G.T.A.) de la réorganisation du secteur agricole. Mais bientôt leur champ d'activité s'est trouvé élargi. Comme ils disposaient d'un nombre relativement important de cadres, ils ont pu prendre en charge la presque totalité de l'exploitation d'un million d'hectares environ. C'est sous leur impulsion que s'est déroulée la « campagne des labours » qui fut un succès eu égard aux conditions dans lesquelles elle a eu lieu.

21/27 — Quels sont les éléments nouveaux apportés par les décrets de mars 63 ?

— Ils ont été le point de départ d'une opération de réorganisation des Comités de gestion, sous l'impulsion du B.N.A.S.S. (Bureau National d'Animation du Secteur socialiste).

On a constitué l'Assemblée générale des Travailleurs, ce qui n'a pas été une tâche facile puisqu'il a fallu établir la liste de tous les travailleurs permanents. Ceux-ci ont choisi dans leurs rangs les membres du Conseil des Travailleurs, lesquels ont élu le Comité de Gestion de l'entreprise.

A côté de cet organisme élu, l'Etat nomme un Directeur qui représente l'Administration dans l'exploitation. Un Conseil communal d'Animation (composé de représentants de l'Administration, du Parti et des organisations nationales) aide les comités. Et l'O.N.R.A. (Office National de la Réforme Agraire) coordonne les travaux des Comités.

21/27 — Malgré ce souci d'organisation, les Comités de gestion ont dû se heurter à bien des difficultés ?

— Effectivement. Le besoin le plus important, le plus violemment ressenti a été celui du manque de matériel. Beaucoup de comités attendaient encore au mois d'août que les S.A.P. redistribuent le matériel récupéré dans les fermes abandonnées. L'impatience des paysans de travailler « leur terre » était grande. Mais, même dans les fermes où le matériel avait été restitué, la situation n'était guère meilleure, une partie du matériel n'étant plus utilisable, faute de pièces de rechange souvent. Ainsi, dans la région de l'ancien département d'Orléans-ville, sur 54 tracteurs appartenant aux Comités de gestion, 18 étaient en panne.

21/27 — Et le problème de la formation ?

Ce problème est certainement beaucoup plus difficile à résoudre que le problème d'équipement.

Il est d'abord lié à celui de l'alphabétisation. Nous

avons constaté que parmi les membres des Comités de gestion « élite » des travailleurs agricoles, 1 ou 2 % seulement savaient lire. Outre cette urgence de l'alphabétisation, il faut envisager la nécessité de la formation « théorique », technique des paysans. Le paysan ne connaît encore des problèmes agricoles que ceux de la ferme où il a toujours travaillé. Or, il doit être en mesure de dépasser cette connaissance pratique de manière à pouvoir résoudre les problèmes qui se posent dans d'autres fermes : Certains Comités gèrent jusqu'à 7 ou 8 anciennes exploitations européennes. Il doit savoir calculer, tenir une comptabilité. Il ne faut pas non plus négliger l'importance politique d'une telle formation.



21/27 — Qui s'occupe de cette formation?

Les Services de l'Animation Rurale se sont déjà attaqué au problème. Ainsi, dans le département de Al Assam, ils ont créé des centres où sont organisés des stages de formation. Les premiers étaient centrés sur l'explication des décrets relatifs à l'autogestion.

21/27 — Tu nous as dit que l'Administration nommait un directeur. Quels sont ses rapports avec le Comité de gestion ?

Le manque de formation des paysans risque de les mettre dans un état de dépendance vis-à-vis de ces directeurs? Or ceux-ci, le plus souvent, sont d'anciens moniteurs des S.A.P. Ils se voient confier de lourdes responsabilités peu en rapport avec leur jeunesse et leur formation technique relativement réduite. Cela tient au manque chronique de cadres.

21/27 — Une question plus personnelle maintenant : quelle est, à ton avis, l'importance de l'expérience d'autogestion.

L'autogestion n'était pas cet été une réalité. Les cadres ont été mis en place, l'expérience démarrait. En fait l'autogestion véritable ne s'installera que progressivement. En choisissant le socialisme, l'Algérie n'a pas opté pour les solutions faciles. Un article de Révolution Africaine définissait au mois d'août les buts de l'autogestion :

« Le but économique de l'autogestion est de stimuler la productivité de l'économie nationale en permettant aux cellules économiques de base en l'occurrence aux entreprises d'autogestion, de développer leur initiative créatrice au maximum, dans le cadre du plan économique national et d'une économie qui, tout en devenant progressivement nationalisée, ne cesse d'être une économie de marché. »

Beaucoup savent que la réalisation de tels buts ne sera pas immédiate. Cependant, dès maintenant, un certain nombre de choses sont acquises : les paysans, même s'ils ne mesurent pas vraiment l'importance de cette expérience, ont conscience que quelque chose est changé, que maintenant, ils travaillent pour eux. Cette année, malgré les difficultés diverses, la récolte s'est faite, et elle a été bonne. C'est là un facteur extrêmement important. On peut donc espérer que le secteur socialiste, le secteur d'autogestion fera tâche d'huile, touchera les fellahs et jouera le rôle de levier de l'économie algérienne.

21/27 — Quelles conclusions tirer de ton stage en Algérie ?

L'enquête à laquelle j'ai participé m'a permis d'approcher l'Algérie et de comprendre ses problèmes. Peut-être a-t-elle été de quelque utilité pour ceux qui nous l'avaient demandée. Mais si cette forme de coopération est intéressante, elle n'en appelle pas moins les critiques : nous n'avons pu avoir toute l'efficacité nécessaire, faute d'avoir été préparés à ce travail d'enquête et faute aussi de connaître l'arabe. Cependant, l'an prochain, les responsables du Plan algérien proposeront aux étudiants français un travail du même genre, mais mieux préparé, effectué en liaison avec des Algériens compétents...



Dans les pays du Tiers -Monde, 206 millions d'enfants d'âge scolaire — 160 millions inscrits dans les écoles primaires — 96 millions d'enfants ne vont pas à l'école primaire. Une bonne partie des 160 millions scolarisés quittera l'école avant d'être alphabétisée. 150 millions de futurs adultes illettrés. Chaque année, 20 à 25 millions de nouveaux analphabètes viennent s'ajouter à la population adulte qui ne sait pas lire.

■ En Algérie,

Lors d'un colloque sur l'enseignement en Afrique du Nord, Monsieur Farès, a donné ces chiffres :

sur 1000 Algériens : 869 analphabètes,
sur 1000 Algériennes : 955 analphabètes.
90 % de la population musulmane était analphabète.

Le problème de l'alphabétisation était donc le problème numéro 1 en Algérie. Il fallait le résoudre rapidement pour que ses hommes puissent bâtir leur révolution avec les meilleures chances de succès. La Campagne d'Alphabétisation s'est déroulée pendant l'été 1963. Cette campagne était prévue dans le style de celle de Cuba, mais elle n'a jamais atteint ni son ampleur, ni son ardeur. Malou W. et Philippe C. ont fait partie de l'équipe de la région de Skidda (ex-Philippeville). — Nous avons assisté à un lent resserrement de la portée de cette campagne. Annoncée dans les villes et les villages, elle s'est bien souvent perdue avant d'atteindre leurs murs.

Notre expérience de cet été nous a aidés à dégager les principes d'une campagne d'ALPHABETISATION DES MASSES : une telle entreprise exige la PARTICIPATION DE TOUS LES ETUDIANTS. Bien sûr, il serait bon que tous les habitants y participent, mais les étudiants et les professeurs, par leur formation, devraient fournir les équipes les plus efficaces.

En effet, UNE FORMATION PREALABLE DES ANIMATEURS est indispensable.

On ne peut laisser un étudiant enseigner les analphabètes sans autre matériel qu'un abécédaire et un guide d'enseignement.

Le pourcentage d'illettrés très élevé réclame des volontaires à temps partiel, l'efficacité de leur travail, le succès de l'ensemble de la campagne repose en définitive sur la formation technique et les directives reçues. L'enthousiasme et la bonne volonté ne suffisent pas à remplacer la planification organisée et la direction technique. Enfin, l'Alphabétisation N'EST PAS UN BUT EN SOI. Or, après notre départ, au mois de septembre, nous savions qu'il n'y aurait plus suffisamment d'alphabétiseurs, qu'il n'y avait pas de bibliothèques, pour continuer le travail commencé.

Il semble nécessaire que l'été prochain, d'autres étudiants aillent en Algérie, s'y préparent en participant à des stages de formation et acceptent d'être membres d'une équipe techniquement formée à lutter contre l'analphabétisme en

Algérie.



QUESTIONS D'UN OUVRIER QUI LIT

Qui a construit Thèbes, la ville aux sept portes ? ●



21 27 L'Etudiant de France

N° 4 - DECEMBRE 1963 - JANVIER 1964

Pages 34 à 43

Dans les livres, on lit les noms des rois. ● Les rois ont-ils eux-mêmes charrié les pierres de taille ? ● Et Babylone qui fut détruite plusieurs fois, ● Qui l'a reconstruite à tant de reprises ? Dans quelles maisons ● de Lima aux reflets d'or habitaient les ouvriers du bâtiment ? ● Et le soir où fut achevée la muraille de Chine ● Où donc rentrèrent les maçons ? ● Rome la Grande ● est replie d'arcs de triomphe ? Par qui furent-ils érigés ? ● De qui triomphèrent les César ? Et Byzance tant chantée ● n'avait-elle pour ses habitants que des palais ? Même ● dans l'Atlantide légendaire la nuit qu'elle fut engloutie par la Mer ● les maîtres, se noyant, crièrent encore après leurs esclaves. ● Le jeune Alexandre conquiert les Indes. ● Tout seul ? ● César abattit les Gaulois, ● N'avait-il pas pour le moins un cuisinier avec lui ? ● Philippe d'Espagne pleura quand sa flotte coula. ● Personne d'autre ne pleura donc ? ● Frédéric II fut vainqueur à la guerre de sept ans, ● Qui d'autre fut vainqueur ? ● Chaque page une victoire. Qui confectionne le repas de fête ? ● Un grand homme tous les dix ans, ● Qui paya les frais ? ● Tant de récits, ● Tant de questions. ●

BERTOLD BRECHT.

Traduction de J. ROVAN - Peuple et Culture